

**RACONTE
MONTON
QUARTIER**



BOCKSTAEL

**SOUVENIRS D'UNE
BALADE CONTÉE**

« Notre richesse est notre différence »

Une participante des ateliers

SOUVENIR D'UNE BALADE

Un quartier, comment y vit-on et comment veut-on y vivre? De quelle manière s'inscrire dans ce lieu et le rêver? L'objectif de ce projet est de récolter les dires des habitants sur leur quartier et d'en faire des contes. Partager le souvenir d'une parole au travers d'une histoire imaginée. Après avoir parcouru les quartiers de Notre-Dame-aux-Neiges et de Saint-Josse Axe Louvain, nous voici à Bockstael.

Bockstael, depuis la majestueuse ancienne Maison communale, aujourd'hui Maison de la Création, le quartier a connu construction de prestige, déconstruction, abandon, reconstructions. De la royale tradition à la nouveauté métissée, les habitants s'adaptent, s'assemblent ou se désassemblent, se font entendre ou se taisent. Chacun cherche et/ou trouve sa place, dans un quartier qui se cherche encore. Le parc du roi et l'église Notre-Dame de Laeken cohabitent avec le canal, ses quais et ses bassins. Bassins de diversité au cœur d'un développement typiquement bruxellois.

Des initiatives nombreuses et en tout genre s'installent et se font connaître petit à petit...

« Raconte-moi ton quartier Bockstael » fut l'une d'elles.

Merci aux habitants qui ont accepté de prendre part au projet et de raconter leur quartier afin d'inspirer les contes à lire dans ce livret.

Aventurez-vous dans ces pages et recevez une part de l'imaginaire d'un quartier.

Ces histoires ont été racontées aux habitants lors de la balade contée du 25 octobre dernier. Ce livret en est un souvenir.

« Raconte-moi ton quartier » avec l'ARC et les Conteurs en Balade continue à vivre dans d'autres quartiers à Bruxelles. Vous le retrouverez sur notre site www.arc-culture.be

A bientôt

LA LÉGENDE DE BOCKSTAEEL

Emmanuel De Lœul

Composition d'une légende, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé à Bockstael les 5, 19 septembre, 2 octobre 2015

Au duché de Kenla, les calèches roulaient à vive allure. Il y avait des accidents chaque jour. Des enfants renversés, des petites vieilles écrasées. Les cochers se battaient pour trouver un endroit où garer leur calèche. On en retrouvait partout sur les bords des rues, même sur les trottoirs.

La colère grondait chez les habitants. Le duc convoqua son architecte. C'était un homme bien mis, toujours en redingote et haut-de-forme, jeune, ambitieux. Un véritable spécialiste de l'ordre et du rangement. Dans le passé il avait déjà trouvé une solution pour la surpopulation du cimetière. Il avait fait creuser des galeries en sous-sol où l'on pouvait enterrer les cercueils côte-à-côte mais aussi les uns sur les autres, sur plusieurs étages !

L'architecte présenta bien vite des plans au duc et les travaux commencèrent. Devant le palais du duc, il y avait un parc magnifique. Les habitants s'y promenaient le jour. La nuit toutes sortes d'animaux s'y réfugiaient. Et quelques couples d'amoureux s'y retrouvaient en secret.

L'architecte fit abattre tous les arbres du parc, raser toutes les haies, enlever les bancs, démanteler les fontaines, arracher l'herbe. Des dizaines de charrettes de petits cailloux gris y furent étalées.

Le jour suivant, tous les cochers de Kenla trouvèrent un endroit où se garer.

Il y avait tellement de place que la nouvelle arriva aux oreilles des cochers des duchés voisins. L'après-midi, la nouvelle place était totalement encombrée. Il y avait encore plus de circulation dans les rues que la veille. Plus d'accidents aussi. L'après-midi, les habitants se rassemblèrent devant le palais du Duc, en colère.

Le soir, le Duc fit appeler son architecte, le maître du rangement « Trouve une solution pour demain ou je te fais couper la tête ! ». En quittant le palais, l'architecte tremblait. Il faisait nuit. Il marcha dans les rues de Kenla.

Il avançait tête basse. Ça sentait le pavé humide. Soudain il se retourna : l'impression d'être suivi. Il reprit sa marche sans but dans la ville. Au détour d'une rue, il resta immobile, la bouche grande ouverte. En face de lui, dans un léger nuage de vapeur rousse, se tenait un bouc à taille humaine, droit sur ses pattes arrière, dans un costume de soirée. Ses cornes traversaient le rebord de son haut chapeau noir. Ses yeux verts lançaient un regard pénétrant. Ça puait.

« Ça n'a pas l'air d'aller fort, monsieur l'architecte ! Je peux t'aider, si tu veux ...

- Euh... Euh... M'aider ? Je ne vois pas comment. Demain j'aurai la tête tranchée.

- Fais-moi confiance et tu garderas la tête sur les épaules. Je ne te demande qu'une chose : quand je le déciderai, je te veux tout entier à mon service.

- C'est bon, d'accord. De toute façon, je n'ai pas le choix ... »

Le bouc disparut et l'architecte continua à errer dans la ville, sous la bruine.

Au milieu de la nuit, il se trouva de nouveau sur la place au milieu de toutes ces calèches. Tout à coup, il aperçut, par terre, un petit trou qui n'y était pas le matin, il en était certain. Il s'approcha. Il lui sembla que le trou grandissait. À cet endroit, une lueur rouge sortait du sol. Un grondement sourd emplit l'espace. L'architecte dut faire deux pas en arrière, le trou grandissait de plus en plus vite. Il faisait une de ces chaleurs... Il se mit à courir pour quitter la place. Le trou engloutit deux calèches, il y eut un énorme « Wouf » et des flammes jaillirent du sol. Des flammes hautes comme trois maisons. Les calèches prirent feu l'une après l'autre, l'incendie se propagea sur les calèches garées dans les rues voisines.

Que c'était beau ! Dans la ville, ça faisait comme une étoile de feu. Les calèches brûlèrent toute la nuit. Avant que le soleil se lève, on entendit un rire sonore, caverneux, satisfait, provenir des tréfonds de la place. Les flammes disparurent et le cratère se referma.

Au petit matin, il y avait une multitude de petits tas de cendres partout dans la ville. Les enfants jouaient au milieu des rues, les parents balayaient les cendres et les étalaient dans les jardins.

Le duc fit venir l'architecte, qui n'en menait pas large.

« Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Es-tu devenu fou ?

- Je ... euh ... c'est que ...

- Je ne m'attendais pas à une solution aussi radicale. Honnêtement, je ne peux pas te couper la tête mais ... Ce n'est pourtant pas l'envie qui me manque ! ».

L'architecte respirait un peu mieux.

« Ecoute-moi bien, l'architecte : j'ai la corporation des cochers sur le dos. Ils sont furieux. Ils vont demander des compensations, des réparations. C'est toi qui vas les recevoir en mon nom. Tu as intérêt à trouver une solution avec eux. Une solution qui ne me coûte pas les yeux de la tête. Pour l'incendie, je passe l'éponge. Mais si ça se reproduit, tu n'échapperas pas à ton sort. Va ! »

L'architecte, abattu, se traîna dans les rue de Kenla. Ça sentait encore le bois verni brûlé. L'heure tournait et il ne savait toujours pas ce qu'il pourrait bien dire aux cochers en colère. Il entra dans une ruelle, c'était un cul-de-sac. Il fit demi-tour. Stupeur. L'autre était là. Le Bouc, et cette puanteur !

« Puis-je t'aider, cher architecte ?

- Non, non non non, pas cette fois, ça suffit !

- Allons, allons. Ton âme m'appartient de toute façon. Ne t'inquiète pas, je vais régler ça comme un chef.

- Hors de question, je ne veux pas avoir tant de brûlés vif sur la conscience !

- Tu me prends pour un tortionnaire, ma parole !? Je te dis de ne pas t'inquiéter. Allez, dégage ! »

Quand les cochers, très remontés, se présentèrent au palais, c'est le Bouc qui les accueillit. D'un seul regard, il leur fit signe de le suivre. Ils descendirent les escaliers qui menaient à la cave. Là, le Bouc appuya ses mains sur le mur de roche et une ouverture se fit. Il fit passer les cochers et referma le piège sur eux.

Quand le Duc apprit la disparition des cochers, il entra dans une colère folle. Il fit appeler l'architecte. Celui-ci tremblait comme une feuille morte.

« Où sont les cochers ?

- Je ne sais pas ...

- Tu as une heure pour les retrouver ou bien ...

- Oui, je sais, j'aurai la tête coupée.

- Dehors !!! »

L'architecte entreprit de fouiller les moindres recoins du palais même les plus sombres, en commençant par les greniers. Il s'était muni d'une bougie. Elle se consumait, se consumait. Et il n'avait toujours pas la moindre piste. Quand il arriva à l'entrée des caves, la bougie était éteinte. Il ne lui restait qu'un bout de mèche dans la main. Soudain, en face de lui, dans un halo de lumière rousse, le Bouc apparut.

« Un problème, l'architecte ?

- Non non... Enfin, si. Je n'ai plus de bougie pour m'éclairer. Je suis certain que tu n'y peux rien cette fois.

- Détrompe-toi, je peux tout !

- Tout ?

- Tout !

- Non, tu ne peux pas te transformer en bougie, tu ne peux donc pas m'aider. »

« Tu doutes de moi ? » rugit le Bouc. Dans un jet de fumée, il se transforma en tube de cire dans la main de l'architecte. Rapide comme l'éclair, celui-ci tira de sa poche un briquet et alluma la mèche. Une petite flamme consumait lentement le maître du feu.

De l'autre côté de la paroi, l'architecte entendit des cris, des jurons, des appels à l'aide. Il remonta les escaliers quatre à quatre. Il sortit du palais et se retrouva sur la place, juste au-dessus d'où provenaient les cris des cochers. Il déposa la bougie sur les pavés. Au même endroit que la veille, un tout petit trou se forma. Mais il ne grandissait pas. On ne pouvait y glisser qu'un crayon.

Alors l'architecte se leva, appela les passants, frappa aux portes et demanda aux habitants de le rejoindre sur la place avec une bougie. Un peu plus tard, des centaines de bougies formaient un grand cercle et le tout petit trou s'agrandit, s'agrandit. On aida les cochers à sortir de là. Le trou grandissait toujours, les bougies finirent par tomber dedans et le trou commença à se refermer. Un rire sonore et grave retentit et le trou disparut.

Les cochers, calmés par l'épreuve, trouvèrent de nouveaux métiers : porteurs à pieds, postiers à cheval, ... L'un d'entre eux mit au point un drôle de véhicule à deux roues, sans cheval. L'architecte fut gracié. Les habitants de Kenla reprirent une vie mouvementée et joyeuse. Et chaque fois que retentissait ce rire inquiétant venu des profondeurs, tout le monde se rassemblait sur la place de l'Antre du Bouc, une bougie à la main. Tout simplement ...

Et si vous n'y croyez pas, allez donc voir, sur la place, au sommet du portique de la Maison de la création...



LES ENFANTS ET LE PETIT CHAPERON NOIR

Emmanuel De Lœul

*Adaptation d'un conte populaire, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé à
Bockstael les 5, 19 septembre, 2 octobre 2015*

Il y avait, dans ce petit village, une bande de gamins et gamines. Les rues et la place du village étaient leur territoire. Dès qu'une vieille perdait son chat, qu'un vieux se cassait une dent ou qu'un bébé naissait, ils le savaient avant tout le monde. Ils s'y déplaçaient plus rapidement que n'importe qui. En un instant ils pouvaient disparaître et réapparaître. Ils étaient les maîtres des rues !

Dans une tour sur la place du village vivait le Petit Chaperon Noir. Les parents allaient la voir quand ils avaient un problème avec un voisin ou un habitant d'un autre village. Elle les écoutait et elle tranchait. Celui qui avait coupé la moitié de l'arbre de son voisin devait faire pousser et prendre soin d'un nouvel arbre dans son propre jardin. Celle qui avait écrasé le coq d'une villageoise parce qu'elle roulait trop vite devait couvrir des œufs, élever les poussins et remplacer le coq mort par un nouveau coquelet.

Un jour que les enfants jouaient sur la place, leur ballon est allé cogner la grande double porte blanche de la tour. Ça a fait un bruit sourd, comme un gong, et puis une grosse tâche grise aussi ... Avant qu'ils aient pu faire un mouvement, la porte s'est ouverte dans un grincement grave. Le petit Chaperon noir est apparu, les yeux sévères. Elle les a regardés un à un. Les enfants ne bougeaient plus, paralysés, hypnotisés. Le Petit Chaperon Noir a ouvert la bouche. Un vent froid a soufflé sur la place ... « Je vais vous apprendre le respect, oui ! Vous pourrez bouger à nouveau lorsque la pluie aura lavé cette tache sur ma porte, oui ! » Elle a tourné le dos aux enfants et la porte a claqué.

Sur la place, les enfants, incapables de bouger, ont attendu, attendu. Enfin, le ciel s'est couvert de nuages, le vent a redoublé de force et la pluie s'est mise à tomber. L'eau et le vent fouettaient les maisons. Le visage des enfants est devenu rouge, tout rouge. Leurs vêtements étaient trempés. Petit à petit, la tache grise sur la porte s'est effacée. Les enfants se sont mis à trembler, de plus en plus fort. Quand la tache a disparu, ils ont retrouvé leurs mouvements, se sont mis à courir et sont rentrés chez eux.

Ils sont restés au lit une semaine, plus enrhumés les uns que les autres.

Un jour, ils se sont retrouvés dehors. Ils ont repris leurs jeux dans les rues du village. Au début, ils évitaient soigneusement de passer sur la place. Plus la journée avançait, plus Bouche-de-Chat et Bouche-d'Écureuil, les plus audacieux des enfants, se rapprochaient de la place. À midi, ils avaient tous les deux traversé trois fois la place. Pendant l'après-midi, les autres enfants les avaient rejoints. À 4h, ils jouaient tous au ballon sur la place.

À 4h38, le ballon est allé cogner une vitre de la tour ...

Avant qu'ils aient pu prendre la poudre d'escampette, la grande porte blanche s'est ouverte en grinçant, le Petit Chaperon Noir est apparu. Elle a posé un regard dur sur chaque enfant et ils sont restés figés sur place. « Vous avez besoin d'une nouvelle leçon, oui ! Vous pourrez bouger à nouveau lorsque cette vitre trouée sera rebouchée,

oui ! » La porte s'est refermée et l'attente a commencé.

Le soleil se couchait. Rien ne se passait. La nuit est tombée. La vitre était toujours brisée. Une nuit noire a enveloppé les enfants sur la place. Un rat est sorti des égouts. Il est venu grignoter les lacets de Bouche-de-Chat. Il a voulu crier mais aucun son ne sortait de sa bouche. Une chouette a survolé les enfants. Hou hou ! Elle est venue se poser sur la tête de Bouche-d'Écureuil. Il aurait bien fait pipi sur place. Mais rien n'est sorti. Une énorme araignée s'est promené tranquillement au milieu des enfants. D'une patte velue, elle chatouillait leurs mollets nus. Elle pinçait les fesses avec ses mandibules aiguisées.

L'araignée s'est approchée de la fenêtre brisée. Elle a commencé à tisser sa toile dans l'encadrement de la fenêtre. Sur la place, pleine des bruits des animaux de la nuit, les enfants ont commencé à trembler. Lorsqu'un coq a chanté, l'araignée avait terminé sa toile. À ce moment-là, les enfants ont pu prendre leurs jambes à leur cou. Ils sont rentrés chez eux.

Pendant une semaine, ils sont restés enfermés dans leurs chambres à faire d'horribles cauchemars ...

Un jour, ils se sont retrouvés dehors. Ils ont couru dans les rues, ça allait beaucoup mieux. Sauf que plus personne n'osait mettre un pied sur la place. Même à la fin de l'après-midi. Ils auraient bien aimé jouer au ballon pourtant ...

Bouche-en-Cœur a parlé le premier. « Ca ne peut plus continuer-durer comme ça ! » « C'est vrai, on veut jouer au ballon sans devenir malades ou faire des cauchemars toutes les nuits » a ajouté Bouche-à-Plumes. Bouche-de-Renard a mis tout le monde d'accord : « Il faut trouver un plan ! »

Les enfants se sont dirigés vers une petite ruelle qui s'enfonçait entre deux maisons. Au bout, ils sont arrivés au milieu d'arbres et de buissons touffus. C'était une véritable forêt vierge. Ils ont grimpé à un arbre et sont entrés dans leur cabane secrète. Bouche-de-Chat a suggéré que l'on pose une bassine pleine de plâtre à prise rapide au-dessus de la porte de chez Petit Chaperon Noir. Mais si le coup ratait, sa colère serait plus terrible encore ... Bouche Dorée a proposé d'emprunter un piège à loup de son oncle et de le poser sur le pas de la porte. Mais ça n'empêcherait pas Petit Chaperon Noir de leur jeter son regard magique ... Le soir tombait, ils n'avaient toujours pas trouvé la bonne idée. Bouche-de-Bouc, le plus âgé, a pris la parole. « Écoutez-moi bien. Si on fait tous comme je vous dis de faire, je crois qu'on peut être débarrassé une fois pour toutes du Petit Chaperon Noir. »

Le lendemain, les enfants se sont retrouvés sur la place à midi moins 10. Ils avaient tous un bandeau sur les yeux. Ils se poursuivaient à tâtons, trébuchaient. À un moment, l'un d'eux a heurté un pot de fleurs qui s'est écrasé par terre. Aussitôt, la porte a grincé et le Petit Chaperon Noir est apparu. « Les deux leçons précédentes ne vous ont donc pas suffi, oui !? » Elle a balayé la place de son regard sévère. Ça grouillait tou-

jours autant. Comme des poules sans tête, les enfants s'agitaient dans tous les sens. Elle les a regardés un à un avec plus d'insistance. Rien à faire, ils bougeaient encore ! Elle a alors vu qu'ils avaient les yeux bandés. « Bande de vauriens, vous êtes venus me provoquer. Ça ne se passera pas comme ça. »

« Ne vous inquiétez pas, vos pouvoirs reviendront, c'est sûrement passager », lui a dit Bouche-de-Bouc.

« De quoi tu te mêles, petit impertinent !? Je n'ai pas perdu mes pouvoirs, c'est vous qui ... »

« Ne vous énervez pas, madame, ce n'est pas bon pour vous. Ni pour vos super pouvoirs », a ajouté Bouche Dorée.

« Mais je ne m'énerve pas !!! Qui a dit ça d'abord ? Qui ? Que je lui fasse manger ses yeux. »

« Oooh, c'est pas beau d'utiliser la force pour se venger », a répondu Bouche-en-Coeur.

Petit Chaperon Noir commençait à suffoquer. Elle avait du mal à respirer, elle était tout en sueur. « Je... je... je... je ne vous permets pas », a-t-elle balbutié.

« Je vous jure, reposez-vous, sinon vous allez les perdre à tout jamais, vos pouvoirs », a dit Bouche-d'Écureuil. « Il a raison, vous avez l'air vraiment, vraiment pas bien, madame », a conclu Bouche-de-Chat.

Petit Chaperon Noir s'est mise à trembler, son corps vacillait, la fièvre l'envahissait, sa vue s'est troublée, elle était pâle, toute pâle. Du fond de sa gorge elle a poussé un râle. Un cygne noir géant s'est posé sur le perron, l'a soulevée de son bec et l'a posée sur son dos. Il s'est envolé et on n'a plus jamais revu Petit Chaperon Noir.

La grande porte autrefois blanche, toujours ouverte, battait au vent. La tour était abandonnée, personne n'osait y entrer. Les araignées avaient pris possession des lieux. Au grand regret des habitants qui n'avaient plus personne à qui s'adresser pour leurs conflits du quotidien. Il faut admettre que le chaperon, de sa cape noire, rendait justice avec lucidité. Sa maladresse avec les enfants équivalait à son adresse avec les adultes.

Bouche-Dorée, Bouche-de-Bouc, Bouche-de-Chat, Bouche d'Écureuil, Bouche-en-Cœur et leurs copains avaient, eux, repris possession des rues en maîtres de lieux. Mais la place, devant la tour, ils n'y mettaient plus jamais les pieds ...

DU RIEN, DE TOUT

Elisabeth Mertens

Adaptation d'un conte populaire, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé à Bockstael les 5, 19 septembre, 2 octobre 2015

Il paraît qu'à Laeken il y a tant de ponts que lorsque tu places tes deux pieds sur l'un deux, tu peux déjà de tes deux yeux apercevoir le suivant.

Pourquoi avoir construit tant de ponts ?

Il paraît qu'à Laeken, il y a tant de gens différents que lorsque tu t'adresses à une personne, lui demandant son origine, il y a toutes les chances pour que la suivante vienne d'ailleurs. Il paraît qu'à Laeken, il y a tant de quartiers que lorsque tu t'adresses à plusieurs personnes en suivant, tu te retrouves ni une ni deux dans un autre décor, sans même t'en être aperçu. Il fallait bien créer des ponts. Est-ce une réponse pour vous ?

À Laeken, il est un jeune qui traîne avec d'autres jeunes. Ses journées, ses soirées, ses nuits passent ... parce qu'il faut bien que ça passe ... Quoi donc ? La colère ? L'ennui ? La solitude ?

En réalité, la solitude, il l'apprécie. Ce sont des moments à lui, il y rêve ... du moins, j'imagine. Il marche le long des ponts, s'arrête pour regarder aussi loin qu'il peut. Il reste parfois longtemps. Puis il se couche, le dos sur le rebord d'un pont, regarde le ciel d'en haut, le paysage des côtés, le vide du bas. Rêve-t-il de son petit frère, si bien occupé par sa vie de petit garçon, ou de son père qui travaille dur, ou de son oncle qui aime tant les terrasses de café ? Rêve-t-il de ses amis, à ce qu'ils feraient s'ils avaient une salle de foot ou un skate parc près de chez eux ? Rêve-t-il à comment peindre les murs gris de son quartier, ou à ce qu'il fera s'il en part un jour ?

A quoi peut-il bien rêver ? A votre avis ?

...

Probablement il rêve de ça, oui !

Il passe de plus en plus de temps sur les rebords de ponts. Au début les passants n'y prêtent pas attention, ensuite ils se demandent s'il n'a rien d'autre à faire, puis on se dit que probablement il fait quelque chose de louche à attendre là. Et, du simple au louche, très vite, le voilà considéré en toute dangerosité. Les passants s'écartent, traversent le pont par l'autre côté. On ne sait jamais.

Un soir de crépuscule particulièrement orangé, les buildings luisant du long du canal, ceux que l'on peut voir depuis le pont du jubilé, reflètent la chaude couleur avec une douce intensité. Il se sent bien et s'endort profondément.

Des secousses le réveillent. C'est la police.

« Allez ! On se réveille ! Il est interdit de dormir sur la voie publique ! Vous faites peur aux gens ! D'ailleurs on vous emmène, il y a des plaintes à votre sujet ».

Les deux flics bien en muscles mènent le sujet, civilement mais fermement, jusqu'au

commissariat, un peu loin sur le boulevard Émile Bockstaël.

Ils l'asseyent dans une petite pièce, ils s'assoient en face à face.

« Alors Monsieur, veuillez décliner votre identité, qui êtes-vous ? »

Le jeune homme ne répond pas ...

« Alors Monsieur X, pas besoin de mystères, on sait que vous vendez probablement de la drogue, vous êtes un dealer.

- Non je ne suis pas un dealer, je suis plus haut que ça.

- Ah ? Quoi alors ? Vous êtes un sans-abri et c'est pourquoi vous traînez toujours près des ponts.

- Non, je ne suis pas sans abri, je suis plus haut que ça.

- Plus haut que ça, plus haut que ça, ils en peuvent quelque chose peut-être..., et c'est quoi plus haut que ça ? Vous avez un toit et un boulot peut-être ? Vous travaillez à la commune tant qu'on y est.

- Non, je suis plus haut que ça.

- Mieux qu'un employé communal, vous me semblez bien jeune pourtant Monsieur X, vous travaillez à la bibliothèque peut-être, en passant votre temps à réciter les livres dans votre tête du haut des ponts ? »

Les deux policiers rient, la situation paraît tellement incongrue.

« Non Messieurs, je suis plus haut que ça. »

Les policiers se sentent prit de haut sans aucune gêne et à répétition. Ils se vexent.

« Plus haut, encore ... Tu nous prends pour des ânes ou quoi ? Attends, laisse-nous deviner, tu es le fils caché de la juge de paix. Il y aurait de quoi vouloir te cacher. »

Ils rient de nouveau.

« Non, je suis plus haut que ça. »

Les policiers haussent le ton.

« OH ! Ça suffit maintenant ! Monsieur le prince qui vit dans le grand palais ici à coté, avec des valets et tout le reste et tout le monde à son service. Mythomane oui ! C'est

dans la haute prison que tu te feras servir si tu continues. Fais gaffe !

- Je suis plus haut qu'un mythomane et plus haut qu'un prince.»

Le policier est rouge de colère.

« Et quoi donc ? Le Roi ? Président de l'union européenne, Mieux ! des Etats-Unis d'Amérique, le roi du monde, de l'univers, Dieu lui-même !

- Je suis plus haut que Dieu.

- Plus haut que Dieu ???! Au-dessus il n'y a rien du tout, nada, que dalle, RIEN !!!

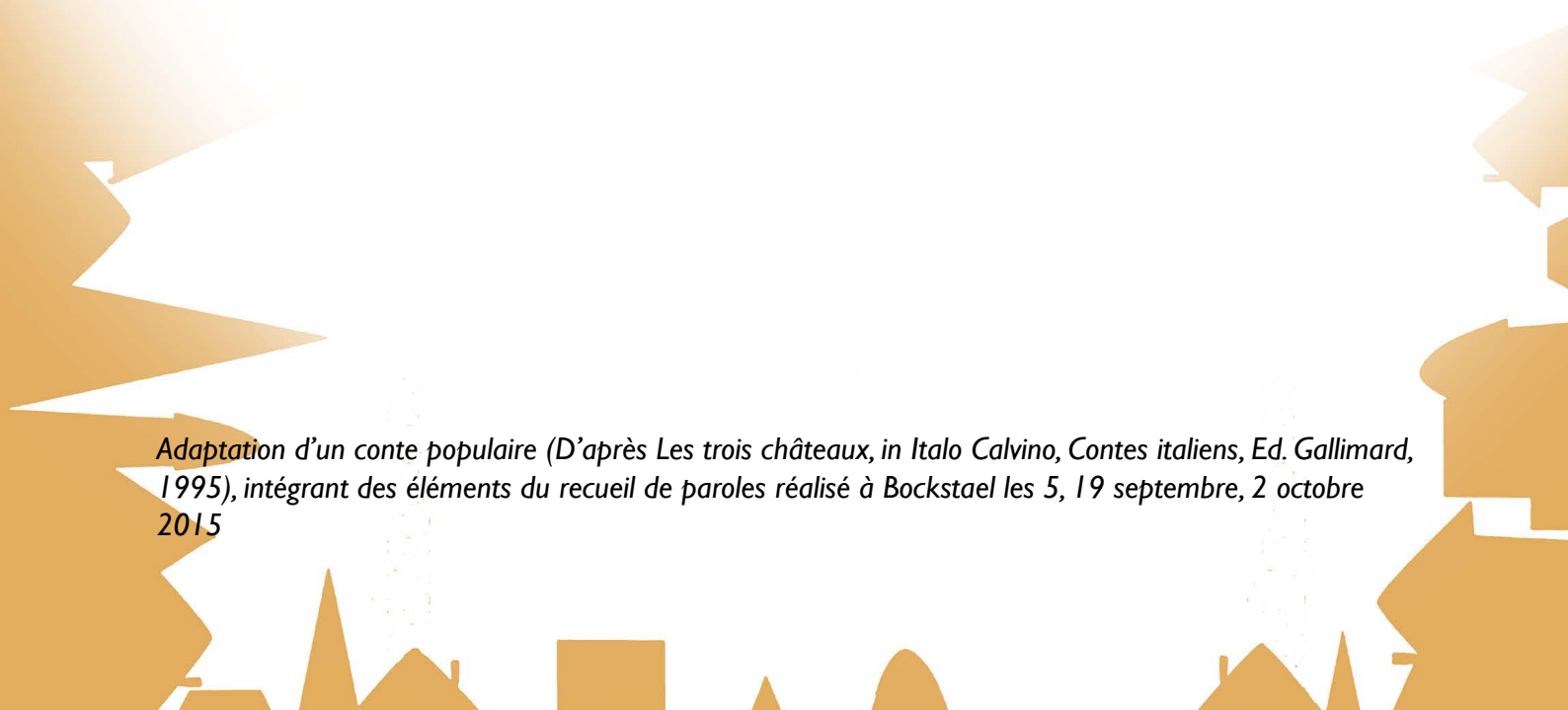
- Ce bien cela que je suis ! Je ne suis rien ... et je porte en moi tous les rêves du monde ! »



HALIMA ET LES TROIS CHÂTEAUX

Emmanuel De Lœul

Adaptation d'un conte populaire (D'après Les trois châteaux, in Italo Calvino, Contes italiens, Ed. Gallimard, 1995), intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé à Bockstael les 5, 19 septembre, 2 octobre 2015



Il y avait, sur une colline, une reine qui vivait en son château. Tout autour il y avait un grand parc avec d'immenses parcelles des plus belles fleurs venues du monde entier. Et ça poussait, et ça poussait ... Au fil des années, le parc était devenu trop petit pour contenir toutes ces couleurs, tous ces parfums, toutes ces formes magnifiques.

La reine avait tenté plusieurs fois de faire pousser ses plantes dans la ville, au bas de la colline. Mais certains jardiniers n'étaient jamais revenus, d'autres s'étaient enfuis en courant. Elle n'avait plus personne pour s'occuper de son parc ni pour aller planter en ville.

Un jour, la jeune Halima demanda à voir la reine. La pauvre cherchait désespérément de quoi se nourrir et nourrir ses misérables parents. Elle dit à la reine qu'elle voulait bien s'occuper de son parc et des plantations à faire en ville. « Prends ces 10 pots d'orchidées. Dispose-les comme tu le souhaites en ville durant la journée. Et ramène-les-moi ce soir. S'il ne manque aucun pétale, si leur parfum est le même que ce matin, je te prendrai comme jardinière. Mais prends garde : ne traverse jamais les eaux sombres du fleuve ! Tu réveillerais le monstre qui n'aime ni ce qui est beau ni ce qui sent bon. Même toi, tu pourrais y perdre la vie. »

Halima quitta le château, les bras chargés de 10 orchidées flamboyantes. Elle croisa le prince, occupé à rêvasser au pied d'un arbre. Il lui adressa un sourire et lui fit un petit geste de la main. Qu'il était beau ! Elle faillit en renverser ses fleurs ... Elle détourna le regard, sortit du parc et descendit la colline.

Elle arriva au bout d'une rue de maisons grises. Elle vit, un peu plus loin, une large pierre blanche. Parfait pour pique-niquer, se dit-elle. Pour atteindre la pierre, il fallait passer le pont au-dessus du fleuve. Halima sifflotait, ses fleurs dans les bras. Elle arriva sur l'autre berge, y déposa les pots en ligne. Les fleurs, de toutes les couleurs, se reflétaient dans l'eau noire, comme dans un miroir. Les bords du fleuve en étaient deux fois plus jolis. Elle s'assit sur la pierre blanche et déballa son pique-nique.

Soudain, la pierre se mit à trembler, de plus en plus fort. Elle se souleva et derrière Halima surgit un monstre à trois têtes sur un long cou blanc gluant. Les trois paires d'yeux étaient rouges, les mâchoires énormes et les dents, de véritables poignards étincelants. Halima sauta sur ses pieds et se mit à chanter. Les mâchoires cessèrent de s'ouvrir et de se fermer. Les trois gueules reculèrent un peu. D'un geste rapide, Halima saisit un couteau attaché à sa taille, sauta sur la première tête et lui creva les deux yeux, puis sur l'autre et encore sur la dernière. Le monstre aveugle se tordait dans tous les sens. Elle se jeta à la base du cou et le trancha net. Les fleurs au bord de l'eau avaient bien un peu tremblé dans le souffle de la bataille mais elles étaient intactes.

Halima découpa les trois têtes, en broya une et mit les deux autres dans son sac. Au milieu du crâne fracassé, il y avait une petite clef en cristal. Halima fit le tour de la pierre blanche et trouva une petite porte. La clef entra dans la serrure. Elle tourna et la porte s'ouvrit. Elle descendit par un long escalier en cristal. En bas, elle vit des toboggans scintillants, des balançoires étincelantes, des terrains de jeux de toutes les tailles aux milles éclats lumineux. Le tout en cristal ! Et un peu plus loin, un château. En cristal lui aussi. Un serviteur

en cristal s'avança vers elle : « Maîtresse, que puis- je pour vous servir ? »

Halima demanda à voir la salle du trésor. Il la guida à travers tout le château jusqu'à la salle du trésor. Là, elle vit un magnifique tournevis. En ... cristal ! Elle le prit, remercia le serviteur et prit le chemin du retour. Au bord du fleuve, elle récupéra son sac avec les deux têtes dedans, les dix pots de fleurs et remonta au château.

Dans le parc, Halima passa devant le prince, au pied du même arbre. Elle lui offrit le tournevis « Magnifique ! » marmonna-t-il « ... Mais, qu'est-ce que je pourrais bien faire de ça ??? » Halima avait déjà disparu. Elle montra à la reine les dix fleurs intactes et se garda bien de raconter ses étranges aventures. La reine la prit à son service.

Le lendemain, Halima revint au château, choisit dix pots de bégonias, passa devant le prince allongé dans l'herbe et descendit en ville. Elle se rendit sur la place toute pavée de gris, y déposa les fleurs en cercle et observa le regard interrogateur et les sourires naissants des passants. À midi, comme elle avait faim, elle retourna vers le fleuve, passa le pont et s'assit sur la pierre blanche. Elle grignota un chou-fleur et deux chicons. Puis elle prit une tête qui était dans son sac, la fracassa sur la pierre et trouva, au milieu du crâne, une clef d'argent. Elle fit le tour, la porte était toujours là, la clef tournait dans la serrure ...

Halima s'enfonça sous terre. Les escaliers étaient en argent. En bas, il y avait un immense verger d'arbres tout en argent. Les fruits, en argent, brillaient au milieu du feuillage en argent. Des haies en argent bordaient des chemins de gravier en argent. Il y avait même des oiseaux en argent qui chantaient en notes d'argent ! Derrière, un château en argent lui ouvrait ses portes en argent. Un serviteur tout habillé d'argent s'avança vers Halima : « Maîtresse, comment m'assurer de votre bon plaisir ? » Elle demanda à voir la salle du trésor. Là, elle vit, parmi d'autres splendeurs, un magnifique râteau. En argent. Elle le prit, remercia le serviteur et remonta à la surface.

Elle récupéra son sac, les dix bégonias et remonta au château. Dans le parc, elle croisa le prince au pied de son arbre. Il s'exerçait à bricoler une balançoire avec son tournevis en cristal. Elle lui offrit le râteau en argent. « Waouw ! Superbe ... Mais, ça sert à quoi? » Trop tard, Halima était déjà occupée à parler à la reine de ses projets d'embellissement de la place.

Le troisième jour, Halima monta au château, choisit dix pots de géraniums, passa devant le prince et fit tout le tour de la ville. Elle posa ses géraniums aux fenêtres des dix maisons les plus grises qu'elle trouva sur son chemin. Son travail terminé, elle passa le pont, s'assit sur la pierre blanche et grignota un peu de pain. Elle retira de son sac la troisième tête, la fracassa contre la pierre et trouva une clef en or. Elle mit la clef dans la serrure et la porte s'ouvrit sur un escalier doré. Elle descendit et arriva sur une foire gigantesque. Il y avait des jongleurs en or qui s'amusaient au milieu d'échassiers en or. Des troubadours à la parole d'or. Des musiciens dorés lançaient des chants d'un jaune-rose étincelant. Des acrobates, en or, faisaient des triples sauts périlleux en or. Derrière, un château d'or.

Un serviteur vêtu d'or s'approcha de Halima : « Maîtresse, aux ordres de vos désirs ! »

Il la guida jusqu'à la salle au trésor. Entre des échasses et des costumes en or, elle vit une flûte en or. Elle la prit, remercia le serviteur et retourna à la surface. Elle récupéra ses géraniums, son sac vide et remonta au château.

Dans le parc, elle passa devant le prince, tout occupé à s'exercer au jardinage avec son râteau d'argent. Elle lui offrit la flûte et disparut. « Hoho, joli, joli ! Euh ... Comment on souffle là-dedans ? »

Le lendemain, lorsque Halima arriva au château, la reine vint à sa rencontre. « J'organise une petite fête dans 2 jours, afin que le prince, mon fils, choisisse en son âme et conscience celle qu'il prendra pour épouse. Veille à ce que le parc soit éclatant de beauté. » Halima s'épuisa à enlever les mauvaises herbes, à tailler les haies, à ratisser les chemins, à enlever les fleurs fanées. Pendant ce temps, le prince essayait tenue sur tenue, bottes sur bottes, cheval sur cheval afin d'être le plus beau le jour venu.

Le jour de la fête arriva. Le prince s'avança au milieu des buissons de fleurs sur un pur-sang arabe blanc. Ses vêtements de soie brillaient dans le soleil. Pour tout dire, le prince était éblouissant. Chose étrange, il avait une flûte en or accrochée à la ceinture, il serrait dans sa main gauche un râteau en argent planté dans sa botte et un tournevis en cristal tenait en équilibre derrière son oreille.

Des dizaines de princesses, duchesses et comtesses défilèrent au parc ce jour-là.

La fête touchait à sa fin quand la reine s'approcha du prince :

« Que se passe-t-il mon fils ? Aucune de ces jouvencelles n'est à votre goût ? C'est à y perdre la raison, voyons, ressaisissez-vous mon cher !!!

- C'est que, chère mère, celle que je voudrais épouser est celle qui me fit cadeau de cette flûte, de ce râteau et de ce tournevis.

- Certes, ces cadeaux sont comment dire, originaux !? Un rien excentriques !? Mais leur matière noble est le signe d'une personne de grande valeur Mmmh ? » Qui est donc l'heureuse élue, mon fils ? Je vous accorde sa main sur votre parole, en toute confiance.

- Ce qui offre à mes yeux de la valeur à ces cadeaux, est surtout ce qu'ils m'ont appris. »

Le prince joua de la flûte, l'assemblée en fut émue.

Il ordonna ensuite que l'on aille chercher Halima, occupée à faire des semis sous les serres royales. Elle apparut les mains pleines de terre, en tablier de jardinière. La reine faillit tomber à la renverse. Mais chose promise chose due. Halima et le prince se marièrent donc. Ils s'installèrent dans une belle demeure où ils vécurent heureux. Toute leur vie, ils construisirent des plaines de jeux, aménagèrent de nombreux parcs et organisèrent de grandes fêtes avec tous les habitants.

SOUPE AU CAILLOU À BOCKSTAEEL

Elisabeth Mertens

*Adaptation d'un conte populaire, intégrant des éléments du recueil de paroles réalisé à Bockstael les 5, 19
septembre, 2 octobre 2015*

Il est un voyageur... sa peau bronzée, son visage maigre, ses vêtements et ses semelles usées indiquent une longue marche. Il arrive dans ce quartier dont les hautes maisons à la façade parfois défraîchie indique un prestige passé. De grandes rues chargées d'échoppes, de voitures, de piétons et de transports publics s'activent autour de la place principale, la place Bockstael.

La nuit est tombée mais il est tôt, c'est la fin de l'hiver.

Il frappe à la porte de la première maison où la lumière du rez-de-chaussée est encore allumée.

Un chien, probablement de taille moyenne, aboie vivement. La porte reste close.

Il réitère d'une frappe plus appuyée.

Le chien s'en donne à cœur joie.

Une dame aux cheveux courts ouvre timidement la porte. Le verrou à chaîne est resté.

Elle laisse juste entrevoir ses yeux bleus ridés et le bout de son nez fin.

« C'est pourquoi ?

- Je viens de loin, je cherche un abri et de quoi manger.

- Et vous pensez qu'on rentre chez moi comme dans une église ? Il y a des endroits pour ça.

- Où ça ?

- Euh ... à cette heure ... je ne sais pas.

- Un bol de soupe pour me réchauffer et je m'en vais.

- Une soupe. Vous savez j'ai peu de choses, parfois je n'ai moi-même pas de quoi me préparer une soupe. J'ai assez de ma misère, je ne peux m'occuper de celle des autres.

- Oh mais je ne suis pas misérable madame ! Je connais nombre d'histoires apprises lors de mes voyages, je peux vous les raconter, je parle bien plusieurs langues et j'ai appris à faire avec peu de choses. Tenez, je peux vous apprendre à faire une soupe avec rien.

- Avec rien ?!

- Oh juste un peu d'eau et un caillou.

- Un caillou ?! Comment ?

- Laissez-moi vous montrer.

- Et qui me dit que vous n'êtes pas de ceux qui voudraient me voler ?

- Vous l'avez dit, vous êtes pauvre, que pourrais-je vous voler ?
- Et qui me dit que vous n'êtes pas un homme dangereux ?
- Dangereux ? Je suis un voyageur affaibli par la faim, votre chien me semble plus dangereux. »

Elle hésite. Elle pousse son chien de l'entrée, tire le verrou à chaîne, ouvre la porte. Elle mène le voyageur au fond du couloir, où se trouve la cuisine. Elle prend une grande casserole, la remplit d'eau, la pose sur la gazinière.

« Votre caillou, vous le voulez comment ?

- Heu celui qui vous conviendra. »

Elle se rend dans sa petite cour par l'arrière porte de la cuisine. Les murs mitoyens sont abattus. Dans le fond, un potager s'étend en largeur sur les cinq jardins voisins.

« Les temps sont durs comme je vous ai dit, on s'est mis d'accord avec les voisins sur un potager collectif privé. Privé, enfin il y a pas mal de gens à qui on donne nos légumes, mais là c'est pas la saison, rien n'est encore vraiment sorti de terre, notre idée est assez nouvelle on n'a pas encore eu le temps de planter de tout. »

Quelques cailloux jalonnent le potager. Elle se penche vers le plus gros, l'homme l'aide, prend le caillou et le met dans la casserole. L'eau commence à bouillir, le caillou frémit.

« Vous voyez, le caillou frémit déjà, il va donner une soupe délicieuse.

- Vous croyez ?
- J'en suis sûr ! Mais si vous voulez l'aider à libérer son arôme, un peu de sel, c'est toujours utile.
- C'est vrai le sel, ce n'est pas pour rien qu'on en met dans tout. »

La dame prend sa salière presque vide et ajoute le précieux ingrédient.

« Certains y ajoutent un oignon aussi.

- Je vous ai dit que je n'avais pas grand-chose ...
- Pas de souci, c'est très bien comme ça.

Le chien grogne et se calme aussitôt. « Attendez » dit la dame. Elle ouvre le tiroir de son armoire à tiroirs en bois, fouille, sort un oignon, son dernier et le donne. L'homme le

découpe soigneusement et le met dans l'eau. Une odeur chaude embaume petit à petit la pièce.

« Cette odeur me rappelle ma mère, elle cuisine si bien, elle met toujours des pois chiches dans la soupe, c'est ce qu'on fait dans mon pays.

- Des pois chiche, chez nous on n'a pas ça, ça pousse pas chez nous. Ça va être difficile d'en mettre dans la soupe.

- Ah mais ce n'est pas nécessaire pour la soupe au caillou. Je voulais juste vous partager un de mes bons souvenirs. »

Les deux sourient autour du mets qui se prépare.

« Et les petits pois, ça marche ? J'en ai peut-être encore bien une gousse ou deux, c'est pour le clin d'œil à votre maman.

- Des petits pois, très bien ! »

Elle fouille son sac à petits pois, sort fièrement les deux dernières gousses. Une à cinq, l'autre à sept petits pois, cela fait douze petits pois à partager.

L'homme reçoit les gousses dans la paume de sa main, en sort les petits pois, regarde la dame en même temps. Elle est presque aussi maigre que lui. Il fronce les sourcils, réfléchit...

« Le secret de la soupe au caillou est de sentir le moment précis où il est temps de continuer sa cuisson en extérieur. Regardez, il s'est allégé, la force de l'eau qui bout le soulève très subrepticement, c'est le moment !

- En extérieur ?! Dehors ? Maintenant ?

- Oui, il faut déplacer la casserole dans la cour, c'est indispensable, le caillou vient de dehors, il n'est qu'une petite pièce de terre. Pour l'aider à déployer tout son goût et à offrir une texture à la soupe, il doit être au plus proche de son environnement terrestre.

- Ah ? Mais je n'ai pas le matériel, une taque que l'on peut déplacer j'ai pas.

- Et vos voisins ?

- Peut-être, mais je ne veux pas les déranger, la nuit est tombée.

- Il est encore tôt. Et vous vous connaissez avec votre potager commun.

- Non, je préfère pas ! Je ne veux pas déranger. Comme je n'aime pas toujours être dérangée d'ailleurs ! Faut pas exagérer... »

Le chien glapit, l'homme, silencieusement prend quelques pierres, les place en cercle,

improvise un brasier. Il pose délicatement la soupe qui fume.

La dame lui fait un sourire discret, il reprend la parole avec modestie.

« Au fait, je m'appelle Karim, et vous ? »

- Claudette
- Enchanté
- Pareillement. »

La soupe s'imprègne de saveur, elle s'exalte, s'étend d'un arôme qui voyage dans la cour, les jardins voisins, passe par les rebords de fenêtre et des portes. Tendrement, il approche des salons, des chambres et de leurs habitants.

Une habitante, Houria, se saisit de l'odeur. Elle se lève aussitôt, rejoint la cour.

« Vous faites de la soupe ? Je peux vous aider ? »

- Oh, vous n'êtes pas obligée, si vous voulez, enfin comme vous voulez. » Répond Claudette

« J'adore faire la soupe, c'est ma spécialité ! Il vous manque quoi ? »

Karim répond :

« C'est une soupe au caillou, elle est déjà délicieuse je pense, mais pour les gourmets un peu de coriandre relèverait le goût.

- De la coriandre, bien sûr. La soupe au caillou ? Curieux, je ne savais pas que ça existait, je mets toujours des pois chiches dans ma soupe, je peux ?
- Vous en avez ?
- Bien sûr on trouve tout, absolument tout au marché du samedi matin, je vais vous chercher ça, je prends des lentilles aussi ... et j'appelle mes sœurs, elles vont nous aider. »

Claudette appuie le propos auprès de Karim : « Oui, au marché du samedi, il y a tout, on y rencontre du monde et rien n'est cher. Le marché, c'est le moment de la semaine où la place est à nous. »

Entretemps arrive Emma

« On peut faire de la soupe avec des cailloux ? Incroyable ! Curieuse de goûter ... »

Emma parle de ses bon légumes frais du potager, il lui en reste, elle en donne volontiers, pour elle, le partage, c'est important.

« Ca marche avec la soupe au caillou ?

- Oui, ça marche » répond Karim.

C'est au tour de Patrick, sa femme et Hilde d'arriver

« Une soupe au caillou !? On peut participer ?

- Bien sûr, vous pouvez » dit Karim.

« On apporte du pain et du beurre de ferme. Je vois qu'il y a un peu de monde, on peut demander aux enfants de nous aider à monter une table pour tout le monde, il n'y a pas école demain. »

Une douzaine d'enfants sortent en fête des maisons. Une soirée improvisée dans les jardins, c'est bien mieux que le lit ! Tout motivés qu'ils sont, ils installent tables et chaises sorties des différentes caves des voisins, que voici tous réunis maintenant, même ceux dont je ne connais pas encore le nom...

Vous savez, il y a une chose qui peut se répandre aussi vite qu'une odeur, c'est la rumeur... Bientôt, les voisins des voisins du quartier voisin arrivent. Une soupe aux cailloux, on veut voir ça !

On allume les lampes extérieures, des bougies, des lanternes pour éclairer la table qui fait désormais la longueur des cinq jardins. La table est belle ! Les enfants ont dessiné sur les nappes en papier, il y a des serviettes de différentes couleurs et même des bols de soupe peints à la main. L'ensemble fait penser à une création en mosaïque.

Tous mangent. Il n'y a de plus belle manière de se rencontrer qu'autour d'un repas ! On parle de réitérer l'événement, la fête de la soupe, c'est une belle idée !

A la fin, tous s'embrassent, se disent au revoir. Les enfants s'adressent à Karim.

« Claudette nous a dit que tu racontais des histoires, tu peux nous en raconter une avant d'aller dormir ? »

Karim sourit, les invite à s'asseoir confortablement autour de lui, près du brasier.

« Cette histoire est l'histoire d'un de mes voyage. Elle s'intitule ... La soupe au caillou... »

« Dans la vie il faut se lancer des défis ! Afin de ne pas mourir comme je suis née. »

Parole d'une habitante

Une initiative de l'ARC, Action et Recherche Culturelles asbl en partenariat avec les Conteurs en Balade

Ce projet a été financé dans le cadre du Contrat de Quartier Durable Bockstael.

Merci également à l'Antenne de quartier, la Bibliothèque de Laeken, au Resto Vliebergh, à la Maison Mosaïque et à la Maison de la Création, pour avoir si bien contribué au projet.

